

Chapitre VII

Pensées et rêves de François

Le voyage à Lampedusa

Lampedusa ou la globalisation de l'indifférence

Lampedusa est une petite île d'à peine vingt kilomètres carrés en mer méditerranée. C'est un lieu touristique avec des plages paradisiaques. En été sa population augmente de quatorze fois. Mais depuis deux décennies Lampedusa est devenu la porte d'entrée vers l'Europe pour les réfugiés qui fuient la misère de l'Afrique à la recherche d'une vie meilleure. Lampedusa est beaucoup plus proche de la Tunisie que de l'Italie. Les bronzes sur les plages peuvent être ici confrontés à de petites embarcations en mauvais état pleines de boatpeople qui échouent sur l'île, souvent épuisés par le dangereux voyage, mais en même temps soulagés d'avoir atteint l'Europe de leur rêve. Lampedusa est à l'extrême limite sud de l'Italie. Plus encore : c'est la frontière la plus au sud de l'Europe depuis que le traité de Schengen a établi la libre circulation entre les états membres.

Chaque semaine débarquent de nouveaux arrivants. Parfois ils ne sont que quelques-uns, parfois des dizaines, de temps à autre des centaines. L'Italie et l'Union Européenne cherchent depuis longtemps à endiguer ce flot de réfugiés. Des navires militaires, subsidiés par Frontex, patrouillent continuellement dans le détroit de Sicile. Des radars et des satellites passent au peigne fin le détroit à la recherche de nouveaux arrivants. L'Italie a passé des accords avec les régimes autoritaires de Tunisie et de Libye pour qu'ils maintiennent les réfugiés derrière leurs propres fils de fer barbelés.

L'Europe se presse de leur demander le contrôle de l'émigration en échange d'aide. Le meilleur moyen de dissuader les réfugiés consiste encore à les maltraiter. C'est ce que fait l'Italie : l'accueil est rudimentaire, les demandeurs d'asile ne reçoivent pas d'aide de l'Etat. S'ils ne sont pas effectivement expulsés du pays, ils sont exhortés à le quitter et à chercher refuge ailleurs. Souvent plus au nord en Europe, à la grande colère d'un certain nombre de gouvernements européens qui reprochent à l'Italie son laxisme, mais n'entreprennent eux-mêmes rien pour l'aider et élaborer une politique plus humaine.

Aussi bien les politiciens italiens qu'européens ne sont pas beaucoup préoccupés par Lampedusa. Il n'y a pas beaucoup de voix à gagner avec la politique d'immigration, sauf pour ceux qui prétendent pouvoir renverser le cours des choses par des mesures rigoureuses. Les journalistes aussi ne se bousculent pas sur les lieux : les spectateurs et les lecteurs n'aiment pas d'être à chaque fois confrontés à de nouveaux récits de misères humaines.

C'est précisément cet endroit-là que le pape François a choisi pour son premier voyage apostolique en dehors de Rome. Cela le type complètement. Une idée géniale d'un pape qui met l'attention pour la périphérie au centre de son discours. Lampedusa est la périphérie par

excellence de l'Italie, de l'Europe et de l'Afrique. Mais Lampedusa est aussi cruciale parce que la petite île se situe pile sur la plus terrible ligne de rupture de notre monde, notamment celle entre l'Europe et l'Afrique, entre le nord et le sud, entre le monde riche et le monde pauvre.

Son idée lui était venue lorsque peu avant il avait lu dans la presse le tantième drame d'un 'voyage de l'espoir' qui s'était terminé par un cauchemar. Durant le week-end du 15 et 16 juin plusieurs bateaux de réfugiés se trouvèrent en difficulté. Certains s'étaient remplis d'eau, d'autres étaient en panne de moteur. La garde côtière italienne avait pu sauver des centaines de naufragés, parmi lesquels un bébé né pendant la traversée de la Turquie à l'Italie. Tout le monde n'eut pas autant de chance. Une centaine de réfugiés avait dû s'agripper en pleine mer au filet d'un thonier. Ce filet fut tiré par un navire de pêche tunisien. L'équipage du cotre avait coupé le câble de remorque du filet et rejeté les réfugiés en mer. Au moins sept personnes y perdirent la vie par noyade.

(...)

La première chose que François voulut faire, c'était de jeter en mer une couronne de fleurs en hommage à tous ces désespérés qui perdirent la vie en mer en poursuivant l'espoir d'une vie meilleure. Selon des chiffres officiels leur nombre s'est élevé à vingt mille pendant les deux dernières décennies. Mais ils sont probablement beaucoup plus nombreux à avoir été engloutis par les flots, les anonymes dont on n'a plus rien entendu. La splendide mer méditerranée, qui relie l'Afrique et l'Europe et qui a si souvent été bénéfique dans l'histoire des deux continents, était devenue un cimetière. Sur les images on peut voir comment le pape bénit la couronne, prie un instant, et jette ensuite la couronne d'un geste rapide et fort, geste viril, sans beaucoup de façons ni théâtralité. Beaucoup de photographes ont probablement raté cette image, tant tout cela s'était passé rapidement.

A son arrivée le pape parla avec un certain nombre de réfugiés arrivés récemment à Lampedusa. Pas de discours compassés et préparés, mais une vraie rencontre d'homme à homme avec des traducteurs appelés en hâte à la rescousse, le pape écoutant l'histoire de ces boatpeople, leur désespoir et leur espoir.

Ensuite à 10 heures, il célébra pour les habitants de l'île, les réfugiés et les touristes une simple messe, revêtant une chasuble mauve en signe de deuil et de repentance. Il y prononça une homélie forte qui vaut la peine d'être analysée. Il s'agit en effet d'un des discours fondamentaux du début de son pontificat. Selon Alberto Melloni, l'historien de l'Eglise de l'Ecole de Bologne, il s'agit même d'un discours-programme, comparable à 'Gaudet Mater Ecclesia', discours par lequel Jean XXIII ouvrit le Concile Vatican II.

C'était par un article de presse au sujet d'immigrants noyés lors d'un 'voyage de l'espoir' et qui s'était terminé dramatiquement, raconte-t-il, que son cœur avait été touché, et que cette nouvelle y était resté 'enfoncee comme une épine'. Son voyage à Lampedusa voulait être un geste de proximité avec les réfugiés, un geste de réconfort pour tous ceux qui

s'engageaient vis-à-vis d'eux, mais aussi 'pour réveiller notre conscience afin que cela ne se reproduise plus'. « Que cela n'arrive plus, s'il vous plait! » dit-il, doucement mais fermement.

Après un salut aux « chers immigrants islamistes » et avoir émis un vœu que le jeûne du ramadan, qui débutait précisément ce jour-là, ' puisse produire en abondance des fruits spirituels', le pape aborda son vrai sujet.

'Homme, où es-tu ?' Kaïn, où est ton frère ?' François répéta avec force les deux questions originelles que Dieu pose à l'homme, telles que marrées dans les premiers chapîtres de la Genèse. 'Kain, où es-tu ?' demande Dieu après que l'homme se soit laissé chasser du paradis par le péché d'orgueil et ait perdu sa route. 'Kaïn, où est ton frère' demande ce même Dieu après que l'homme ait assassiné son frère Abel par jalousie. « Où est ton frère ? » est une question fondamentale qui revient d'ailleurs fréquemment dans les réflexions de Bergoglio ainsi qu'il apparait dans ses sermons comme archevêque.

A Lampedusa François dit : 'Ces deux questions de Dieu résonnent également aujourd'hui avec toute leur force.' Beaucoup d'entre nous, et je m'y compte également, sont désorientés. Nous n'avons plus d'attention pour le monde dans lequel nous vivons. Nous n'avons plus de sollicitude. Nous ne protégeons plus ce que Dieu a créé pour tous, et nous ne sommes même plus capables de nous protéger les uns les autres. Et quand la confusion atteint une dimension mondiale on assiste à des tragédies comme celle-ci.'

'Où est ton frère' est la question que selon le pape chacun doit se laisser poser. Et il rappela la souffrance de ceux qui par misère vont à la recherche d'une vie meilleure pour eux-mêmes et leur famille, pour ceux qui doivent risquer de dangereux voyages par le désert et en mer, et qui, lorsqu'ils arrivent enfin, ne trouvent ni accueil ni solidarité. Ici parle un homme qui à travers l'histoire de sa famille connaît les difficultés et l'espoir des migrants. François est le premier pape des migrants, le pape de la globalisation.

Le pape posa de plus la question de la responsabilité de cette tragédie. Il ne se référa pas en premier lieu à des récits bibliques, mais bien à la littérature. De l'écrivain espagnol du dix-septième siècle Lope de Vega il se rappela l'histoire d'une ville qui assassina son tyran, mort dont personne n'est responsable. Tous sont responsable, donc personne.' C'est ainsi que nous répondons tous,' dit le pape. 'Ce n'est pas moi, je n'ai rien à voir avec cela, ce seront d'autres, mais sûrement pas moi.'

Ici le pape profite de l'occasion pour faire une forte déclaration sur la fraternité, ce troisième concept de la Révolution française qui se retrouve tellement coincée entre les idées d'égalité et de liberté. Déjà le soir de son élection il la cita lors qu'il prononça deux fois le mot 'fratellanza', fraternité. 'Prions ensemble pour chacun, pour le monde, pour qu'il y ait une grande fraternité.

A Lampedusa, à l'extrême périphérie de l'Europe mais à un endroit déterminant de la globalisation, François développa son idée. 'Aujourd'hui personne ne se sent encore

responsable. Nous avons perdu le sens de la responsabilité ; nous sommes tombés dans le comportement hypocrite du prêtre et du lévite dont parle Jésus dans la parabole du bon Samaritain : nous regardons vers le frère à moitié mort au bord de la route, nous pensons peut-être 'oh le pauvre' et poursuivons notre chemin. Ce n'est pas notre tâche. Et ce faisant, nous nous tranquillisons et nous nous trouvons nous-mêmes en ordre.'

François poursuit : 'La culture du bien-être nous amène à penser à nous-mêmes, nous rend insensibles aux autres, nous fait vivre dans des bulles de savon qui sont bien entendu belles mais ne signifient rien. Elles sont seulement l'illusion de ce qui est futile, provisoire. Cela nous mène à l'indifférence pour les autres, plus encore : à la globalisation de l'indifférence. Nous en sommes arrivés à être habitués à la souffrance de l'autre, cela ne nous concerne pas, cela ne nous intéresse pas, ce n'est pas notre affaire.'

(...)

En conclusion de sa courte homélie, qui constitue une des dénonciations les plus fortes des injustices de la globalisation et des systèmes économiques de ces dernières années, le pape posa encore une troisième question : 'Qui de nous a pleuré en voyant ces frères et sœurs sur le bateau? Qui a pleuré en voyant ces jeunes mamans qui portaient leurs enfants? En voyant ces hommes qui cherchaient un moyen d'entretenir leur famille?'

François enfonce le clou : 'Nous sommes une société qui a désappris à pleurer, à 'souffrir/compatir avec'. La globalisation de l'indifférence nous a fait perdre la faculté de pleurer !' Le pape renvoya à la lamentation de Rachel, qui pleure 'parce que ses enfants ne sont plus', et à la violence de Hérode, qui pour défendre sa bulle de bien-être, semait mort et destruction. Demandons au Seigneur la grâce de pleurer sur notre indifférence, sur la cruauté qui existe dans le monde, en nous, et aussi dans ceux qui prennent des décisions socio-économiques qui ouvrent la voie à des drames comme ceux-ci.' Et il termina avec une forte demande de pardon pour notre indifférence et notre enfermement' dans notre bien-être.' Ce qui conduit à 'l'anesthésie du cœur.'

Après la simple liturgie qui se déroula dans un stade sportif, le pape se rendit à l'aérodrome. A midi il était de retour à Rome. La matinée s'était passée rapidement, il faisait chaud en Italie et en Europe, il régnait une atmosphère de vacances, et beaucoup de bronzes sur les plages le long de la mer méditerranée n'étaient probablement pas au courant du fait historique qui venait de se dérouler au milieu de cette mer : le premier pape issu de la migration, le chef spirituel de plus d'1,2 milliard de personnes, venait de partir pour son premier voyage apostolique vers la plaie béante dans cette même mer méditerranée, Lampedusa. Là il se fit le porte-voix de ces dizaines de milliers de migrants qui par désespoir du à leur misère, mais également dans l'espoir d'un meilleur avenir partirent vers l'Europe. Il y avait critiqué vivement la 'globalisation de l'indifférence' d'une manière à faire pâlir la critique de bien d'alter-globalistes. Mais ce n'était pas simplement une attaque facile contre les rapports socio-économique injustes qui caractérisent le monde qui se globalise. Non, il

avait pris l'attitude beaucoup plus difficile de celui qui est prêt à regarder dans son propre cœur, d'évaluer sa propre responsabilité, et qui invite les autres à en faire autant. Il avait invité tout le monde à une pitié authentique, en apprenant à pleurer solidairement les drames humains que la globalisation entraîne avec elle. Il avait demandé qu'ils ne se reproduisent jamais plus. Il s'est fait le mégaphone de Dieu, qui a entendu les lamentations de son peuple. Il s'est fait le porte-parole de Dieu qui demande à l'homme : « Où est ton frère ». Il a parlé comme un prophète à notre temps de globalisation.

(...)

A l'apôtre Thomas Jésus a toutefois montré que le chemin pour le rencontrer passe par la recherche de ses plaies. 'Et tu trouves les plaies de Jésus en pratiquant des œuvres de miséricorde, en pensant au corps – oui au corps, et pas seulement à l'âme, insiste-t-il, de ton frère blessé, parce qu'il a faim, parce qu'il a soif, parce qu'il est nu, parce qu'il est humilié, parce qu'il est esclave, parce qu'il est en prison ou à l'hôpital. '

Suffit-il dès lors d'organiser quelques bonnes œuvres ou de les soutenir ? 'Cela est important, mais si nous restons à ce niveau, nous ne ferions que de la philanthropie.' 'Non', dit François, 'nous devons toucher les plaies de Jésus, les caresser, les soigner avec amour. Littéralement. Qu'est-il arrivé après que François ait touché le lépreux ? Sa vie avait changé ! La même chose arriva à Thomas : sa vie avait changé !

A Lampedusa François a touché les plaies de l'humanité. Au travers de personnes concrètes, les réfugiés rejetés par la mer et dont personne ne veut. C'était un geste prophétique qui montre le chemin aux chrétiens en ce 21^e siècle.